Ami du Clergé du 18-25 août 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — XII. L'orgue, 449.
Sur les Epitres du dimanche. — XLIII. *16e Dim. après la Pentecôte :* L'action de Jésus en nous, 450. — XLIV, *17e Dimanche :* L'unité religieuse, 452.
Pour la fête de S. Genès. — Croire et affirmer sa foi, 454.
Pour la fête de la Nativité. — Un bouquet d'anniversaire, 456.
Pour la fête du Saint Nom de Marie. — L'invocation du nom de Marie, 458.
Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — I. La Vierge digne de pitié et pleine de pitié, 460. — II La souffrance chrétienne, 462.
Aux Enfants de Marie. — LXXX. Le Chemin de la croix, 464.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XII

L'ORGUE

Mes frères,

Non content de chanter les louanges de Dieu avec sa propre voix, l'homme, dès la plus haute antiquité, a construit des instruments pour amplifier et soutenir sa voix. Il a fait parler le bois et le métal, afin de glorifier plus magnifiquement et plus puissamment le Maître du ciel et de la terre.

Le livre de la Genèse parle de Jubal, un descendant de Caïn, comme étant le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau et comme étant probablement l'inventeur de ces instruments. (Gen., IV, 21). Que les patriarches se soient servis de ces objets pour charmer leurs loisirs, tandis que paissaient leurs troupeaux, c'est probable, mais il est vraisemblable aussi qu'ils s'en accompagnaient lorsqu'ils faisaient monter leurs chants vers le ciel.

Au livre des Nombres (x, 8-10), Dieu prescrit à Moïse de munir les prêtres de trompettes d'argent. « Les fils d'Aaron, les prêtres, lui dit-il, sonneront de la trompette ; ce sera une loi perpétuelle pour vous et vos descendants. Quand vous irez à la guerre dans votre pays contre l'ennemi qui vous attaquera, vous sonnerez des trompettes avec éclat, et vous serez rappelés au souvenir de Jéhovah votre Dieu et vous serez délivrés de vos ennemis. Dans vos jours de joie, dans vos fêtes et vos nouvelles lunes, vous sonnerez de la trompette en offrant vos holocaustes et vos sacrifices pacifiques. »

C'est sans doute pour obéir à cet ordre de Jéhovah que, lors du siège de Jéricho, sept prêtres sonnent de la trompette devant l'arche, tandis qu'on porte celle-ci autour des murailles de la ville, qui, le septième jour, s'écroulent et livrent passage aux Hébreux.

Mais c'est surtout le saint roi David qui organise en l'honneur de Dieu ce service de la musique instrumentale. Tandis que les prêtres continuent de sonner dans leurs trompettes d'argent, il établit pour le service de la maison de Dieu vingt-quatre chœurs de lévites chargés de jouer de la cithare et de la harpe, dont les cymbales scandent les accords de leurs notes retentissantes. (I Par., XVI, 5). Lui-même ne dédaigne pas de se joindre à eux, comme nous le voyons lors du transport de l'arche de chez Obédédom à Jérusalem. A leur intention, il compose de magnifiques cantiques : les psaumes, et il leur demande de les accompagner au son de leurs instruments variés : « Louez Dieu dans son sanctuaire, leur dit-il dans le psaume 150, louez-le dans le séjour de sa puissance, louez-le pour ses hauts faits, louez-le selon l'immensité de sa grandeur, louez-le au son de la trompette, louez-le sur la harpe et la cithare, louez-le dans vos danses avec le tambourin, louez-le avec les instruments à cordes et le chalumeau, louez-le avec les cymbales au son clair, louez-le avec les cymbales retentissantes. Que tout ce qui respire loue Jéhovah ! »

II

Ces différents instruments utilisés par le culte mosaïque continuent de l'être par l'Eglise catholique. Une tradition respectable nous montre dans les premiers siècles chrétiens sainte Cécile accompagnant sur la harpe le chant de ses saints cantiques. A Rome, aujourd'hui encore, des trompettes d'argent saluent de leurs notes harmonieuses le Souverain Pontife lorsqu'il descend à St-Pierre porté sur la *Sedia gestatoria* et bénissant la foule. Nos sociétés catholiques de jeunesse font de temps en temps, elles aussi, retentir les voûtes de nos églises des sons éclatants de leurs fanfares, et en bien des endroits, des sociétés de musique sollicitent comme un honneur la faveur de se faire entendre au cours des saints offices.

Mais l'instrument de musique vraiment religieux par destination, celui qui a été spécialement construit pour nos églises, c'est l'orgue. Aussi bien l'orgue n'est pas autre chose que la réunion en un seul de tous les instruments dont nous venons de parler. Son utilisation pour le culte divin remonte aux premiers temps du christianisme. Tertullien en parle dès le second siècle : « Considérez, dit-il, cet instrument étonnant et magnifique composé de tant de pièces, de tant de conduits différents, de tant de parties diverses formant comme une armée de tuyaux et néanmoins possédant en cette variété une merveilleuse unité. » S. Augustin, dans ses écrits, faisant allusion à l'orgue, dit qu'il a de grandes proportions et qu'il est animé par le souffle de l'air. S. Jérôme, qui passa une partie de sa vie en Palestine, parle d'un orgue de Jérusalem, si puissant que ses

accords se faisaient entendre jusque sur le Mont des Oliviers.

Déjà en usage dans l'Eglise, l'orgue fut officiellement approuvé pour le culte divin par le pape S. Vitalien en 660. L'empereur grec Constantin Copronyme en envoie un au roi Pépin le Bref. Charlemagne en reçoit un à son tour d'un autre empereur de Constantinople et les moines de St-Gall disent qu'il imitait à la fois le bruit du tonnerre et le son de la lyre et de la cymbale. Depuis lors, les orgues se sont perfectionnées et répandues un peu partout, et il n'est guère d'église un peu importante qui ne possède aujourd'hui son orgue fixe à tuyaux, ou tout au moins ce petit orgue mobile appelé harmonium.

Mais il ne suffit pas à une église de posséder un orgue ou un harmonium, il lui faut un organiste pour en jouer. De même que beaucoup de cloches, ces voix extérieures de nos églises, restent muettes parce qu'il n'y a plus de bras assez dévoués et assez désintéressés pour les mettre en volée, de même, en maintes églises, l'harmonium reste silencieux et se détériore lentement parce qu'il n'y a pas dans la paroisse de doigts assez habiles pour en tirer des accords. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes gens, beaucoup de jeunes filles vont compléter leur instruction dans des pensionnats catholiques où sont données à ceux ou celles qui le désirent des leçons de musique instrumentale, des leçons de violon, de piano et aussi d'harmonium. Pourquoi quelques-uns ne suivraient-ils pas ces leçons d'harmonium, de façon à pouvoir, lorsqu'ils rentrent dans leur paroisse, offrir leurs services à leur curé pour l'accompagnement des chants liturgiques et celui des saints cantiques ? Rien n'est plus propre à donner à ces jeunes gens le goût des offices et à les y maintenir fidèles. Qu'il est gracieux de voir une jeune fille qui a reçu une éducation un peu plus soignée, grouper ses compagnes pour leur apprendre les cantiques qui rehausseront la prochaine solennité et au cours des offices s'entourer d'elles pour les accompagner et les soutenir à l'aide de l'harmonium ! Combien les parents doivent être heureux de voir leur enfant s'acquitter de cette tâche, aussi honorable pour celui qui la remplit qu'utile à la paroisse qui en bénéficie !

III

L'emploi de l'orgue est, comme l'usage du chant, soumis à certaines règles liturgiques. Dans le Cérémonial des évêques, l'Eglise indique quand et comment l'orgue doit se faire entendre. On ne doit pas en jouer pendant les temps de pénitence : il doit donc se taire pendant l'Avent, sauf le troisième dimanche, et pendant le Carême, sauf le dimanche de *Lœtare* et en certaines fêtes solennelles, comme celles de St-Joseph ou de l'Annonciation célébrées au cours de la sainte quarantaine.

L'Eglise spécifie également les cas où l'orgue doit simplement accompagner le plain-chant et ceux où il doit alterner avec lui. Elle détermine les parties des offices où il doit faire entendre des modulations plus douces et plus recueillies, comme pendant la consécration, la communion, celles au contraire où il est permis d'en tirer des accords plus puissants et des marches plus triomphales, comme aux entrées et aux sorties des offices solennels.

« Comme le chant doit toujours primer, écrivait au siècle dernier l'évêque de Langres, Mgr Parisis, l'orgue et les instruments doivent simplement le soutenir et ne le dominer jamais. » — « Le son de l'orgue, dit de son côté le pape Pie X dans son *Motu proprio* du 22 novembre 1903, doit, dans l'accompagnement du chant, les préludes, les intermèdes et autres morceaux semblables, non seulement conserver le cachet propre à cet instrument, mais encore participer à toutes les qualités de la musique sacrée. »

Ajoutons enfin que l'orgue ne doit pas gêner ni prolonger la célébration des offices et qu'il doit se taire dès que le moment est venu pour le prêtre ou pour le chœur d'exécuter quelque chant, celui de la préface ou du *Pater*, par exemple.

Pourvu que son emploi soit conforme à ces règles et à ces sages recommandations, l'orgue rend au culte de précieux services. Il ajoute à la beauté et à la solennité des offices, il repose l'attention par la variété de ses accords, il facilite le recueillement, il émeut le cœur en charmant les oreilles, il élève l'âme et la porte à la piété. Subissons son influence salutaire quand nous entendons ses notes tristes, suppliantes, joyeuses ou triomphales, et selon ses modulations livrons notre âme aux sentiments de foi, d'amour, de repentir ou d'espérance que l'Eglise, à l'aide de cet admirable instrument, s'efforce de nous inspirer. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XLIII

16e Dimanche après la Pentecôte

L'ACTION DE JÉSUS EN NOUS

Mes frères,

Si l'on se prenait à comparer son néant et la fragilité de ses forces avec les obligations imposées par Dieu et les tentations venues de l'enfer, on serait vite découragé. Il est très évident, en effet, que nos propres ressources sont infiniment trop réduites pour résister aux penchants déréglés qui nous entraînent, à l'influence du démon qui, avant tout, tient à perdre nos âmes. Mais si cet axiome est incontestable, il en est un autre, tout aussi certain, qui vient le corriger et nous rendre l'espérance : c'est que Jésus agit en nous surnaturellement et, par le fait même, nous confère la vigueur et la puissance suffisantes pour résister au mal et pour accomplir le bien. Nous ne pouvons rien, à nous tout seuls ; mais « nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. »

I

Ce concours divin nous est garanti par les promesses mêmes du Christ, qui ne peut nous décevoir. Une seule condition est imposée pour en bénéficier : c'est de le demander par la prière. Rien de plus facile, en vérité, rien qui fasse mieux éclater la générosité du Seigneur envers ses enfants. Il suffit de demander pour être sûr de recevoir, de frapper à la porte des célestes refuges pour que l'on nous ouvre aussitôt.

On ne saurait dire que cette condition est exorbitante, ou simplement trop rigoureuse. Vous ne voudriez cependant pas que Dieu vienne au devant de vous pour vous supplier humblement de daigner accepter les grâces qu'il vous offre, non dans son intérêt, mais dans le vôtre ! Il est donc tout naturel qu'il attende que nous lui adressions un geste d'appel, et encore, plus d'une fois, consent-il à nous prévenir. Cependant on trouve des multitudes d'hommes qui jugent cela trop pénible et qui se perdent pour l'éternité plutôt que de demander au Seigneur de les aider à agir.

L'action de Jésus au fond de nous-mêmes porte sur toutes nos facultés et tous les actes de notre vie. Réellement présent en nous, avec son corps et son âme, son sang et sa divinité, lorsque nous venons de recevoir la Sainte Eucharistie, le Sauveur ne demeure pas longtemps uni à nous de cette manière. Mais même quand les saintes espèces sont détruites, quelque chose de lui reste en notre âme, non pas seulement comme un touchant souvenir, mais comme un principe réel de vie, de décision, de mouvement, de sainteté.

Sa grâce persiste jusqu'au moment où, librement, par un effet de notre volonté mauvaise, nous la chassons de notre cœur en consentant au péché mortel. Tant que nous n'avons pas commis cette sottise et cette faute, Jésus agit d'abord sur notre raison pour la pénétrer des vérités surnaturelles et des dogmes hors desquels il n'est point de salut. Sans doute, il n'ira pas jusqu'à nous donner la pleine et miraculeuse intelligence des mystères qui doivent rester voilés aux regards des hommes. Mais il nous donnera de fermes raisons de croire ; il nous démontrera que nulle contradiction n'existe entre les connaissances humaines et la science des cieux ; il nous apportera la confiance assurée en son infaillibilité divine. En un mot, il nous accordera le don de la foi.

Jésus agit ensuite sur notre volonté. Connaître la vérité et la route à suivre, c'est indispensable, mais insuffisant. La foi elle-même nous crée une responsabilité nouvelle, puisque nous avons désormais le devoir d'y conformer notre conduite. Or, trop souvent, le devoir nous paraît ardu, rebutant ; et, si nous en étions réduits à nos seules forces, nous abandonnerions tout, par lâcheté. Mais le Christ intervient encore, sur la volonté cette fois. Il nous communique la force qui nous faisait défaut, il nous fait marcher sur le chemin de la vertu ; il nous entraîne à l'effort. Grâce à lui, nous aurons le courage de réaliser ce que nous avons jugé vrai et bon.

Il agit enfin sur notre cœur. Pour nous faciliter les tâches pénibles, pour adoucir les épreuves inévitables, il nous pénètre de sa tendresse, il nous soutient, nous relève, nous fortifie ; il nous embrase d'une charité ardente qui nous mettra à même de surmonter tous les obstacles. Voyez-vous, maintenant, combien l'action du Christ est puissante en nous, et comme elle nous pénètre intimement ?

II

L'influence de Notre-Seigneur sur notre existence morale ne saurait être mise en doute. Il reste néanmoins à savoir par quel moyen, par quel canal elle pénètre au fond de notre âme. Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, certaines manifestations de la bonté divine, comme les révélations privées, les apparitions, les miracles, qui sont trop exceptionnelles pour pouvoir servir de base à l'étude des cas généraux. Il est bien certain que Dieu a la possibilité de faire tous les prodiges qu'il lui plaît. Mais il est non moins sûr qu'il n'use de ce droit et de ce pouvoir que d'une façon très rare et très intermittente. En effet, si de perpétuels bouleversements venaient constamment changer l'ordre providentiellement établi, les lois qui régissent le monde perdraient une part de leur valeur ; on glisserait vers l'anarchie. La foi elle-même serait compromise, car l'évidence se substituerait à elle et, tout en nous montrant les réalités divines, nous enlèverait le mérite de notre adhésion à l'autorité suprême qui nous a apporté la Révélation. Rien de tout cela ne serait conforme à la sagesse infinie de Dieu. Posons donc en principe que l'action de Jésus dans l'intime des âmes comme dans la marche du monde se traduit parfois d'une façon miraculeuse, mais que, la plupart du temps, elle s'exerce d'une manière qui, pour être essentiellement discrète, n'en reste pas moins féconde.

C'est principalement par l'intermédiaire des sacrements que Jésus agit en nous et opère la transfiguration de nos âmes. Ce ne sont ni de simples prières, ni des rites établis par les hommes. Ce sont des signes sensibles établis par Jésus-Christ lui-même pour nous communiquer la grâce. Ils tirent leur incomparable puissance des mérites infinis que le Sauveur a amoncelés pendant son passage sur la terre pour l'œuvre de la Rédemption. Depuis l'étable de Bethléem jusqu'au gibet du Golgotha, Jésus n'a cessé d'accomplir des œuvres surnaturelles et méritoires. Tous les moments de son existence, toutes ses démarches, ses fatigues, ses prédications, ses douleurs, toutes les tortures qu'il a subies durant sa Passion ont contribué à accroître ce trésor dont nul ne saurait chiffrer la valeur, puisqu'il est infini au sens le plus rigoureux du mot. C'est de cette richesse inépuisable que les sacrements vont nous permettre de profiter.

Il faut noter toutefois que les sacrements n'opèrent pas tous en nous d'une façon identique. Il y en a un, le baptême, qui nous conduit à l'adoption divine et nous confère la grâce sanctifiante,

un autre, la pénitence, qui nous restitue cette même grâce lorsque nous l'avons perdue par le péché mortel. Les cinq sacrements qui restent après ces deux-là supposent déjà que nous jouissons de cet état de sainteté et de justice. Ils l'augmentent et le développent, ce qui est un bienfait considérable. De plus, chacun d'entre eux nous apporte un secours spécial plus adapté aux circonstances en vue desquelles il a été institué.

Ainsi l'Ordre donne à ceux qui le reçoivent les pouvoirs sacerdotaux, assure la perpétuité du sacrifice de la messe et sert de base à la juridiction. Le mariage apporte à ceux qui fondent un foyer l'appui nécessaire pour observer les multiples devoirs de leur état. L'extrême-onction purifie et réconforte les agonisants, tandis que la confirmation nous arme pour les luttes de la vie. Et le plus grand, le plus merveilleux de tous, l'Eucharistie, est chaque jour à notre disposition pour nous permettre de conserver l'union intime avec Jésus et pour développer, par conséquent, son influence bienfaisante dans la conduite de notre existence.

III

Notre-Seigneur a donc fait, pour nous venir en aide, plus qu'on ne saurait imaginer. Il voulait, avant tout, nous obtenir la vie éternelle. Mais, sous peine de manquer son but, il ne pouvait se substituer totalement à nous et agir complètement à notre place. Dans cette hypothèse, en effet, il aurait été le seul auteur de ce qu'il y a de bien dans notre conduite et nous, qui n'y aurions pris aucune part, nous n'aurions aucun titre à réclamer une participation à la récompense. Voilà pourquoi il nous a laissés libres de refuser ou d'accueillir la collaboration divine qu'il nous propose.

En présence de ces offres magnifiques, nous avons le choix entre trois attitudes. Premièrement, le refus formel et délibéré de nous allier avec Notre-Seigneur pour obtenir la victoire. Inutile d'insister sur les épouvantables conséquences de cette décision aussi odieuse que blasphématoire. Si nous repoussons Dieu, Dieu nous rejettera. Sa longanimité l'incitera peut-être à nous laisser le temps de la réflexion ; mais il n'est point de patience, même divine, qui n'arrive à son terme. Et, si nous nous obstinons, une heure sonnera où le pécheur sera condamné parce qu'il n'aura pas voulu suivre les inspirations de la grâce.

Il nous est loisible, en second lieu, de demeurer dans une position passive : sans rejeter explicitement l'appui offert par le Seigneur, trop de baptisés négligents ne cherchent point à le saisir. Ils vivent au jour le jour, sans autres soucis que les affaires quotidiennes ou les plaisirs qui se succèdent, sans nulle préoccupation de cette échéance fatale où il faudra pourtant rendre des comptes sur lesquels on ne pourra ni dissimuler ni frauder. Le Christ ne demanderait pas mieux que de vivifier leurs âmes molles ; mais eux, ils redoutent trop l'effort ou demeurent trop attachés obstinément aux plaisirs d'ici-bas. Ces pauvres chrétiens trop légers contristent le Cœur aimant du bon Maître. Ils se portent à eux-mêmes un préjudice considérable dont ils ne s'apercevront malheureusement que lorsqu'il sera trop tard, irrévocablement trop tard.

Enfin l'on trouve, par bonheur, une foule fidèle et pieuse qui comprend toute la condescendance de Jésus, qui aperçoit les avantages merveilleux de son aide et qui s'efforce d'en tirer parti. Là encore, on pourrait noter une infinité de différences, suivant que la coopération de chacun avec Jésus est simplement résignée, ou médiocre, ou franchement active, ou héroïquement dévouée. Mais on est bien forcé de reconnaître que, dès les degrés inférieurs, se rencontre le minimum exigé pour obéir à Dieu.

Quel doit donc être le parti à prendre, et sans retard, parmi ces possibilités qui s'offrent à nous ? Je ne vous ferai pas, m. f., l'outrage de vous le dire. Vous êtes trop foncièrement croyants pour n'avoir pas déjà compris combien la révolte et l'indifférence seraient indignes de Dieu et de vous-mêmes. Décidés à accepter le secours céleste, vous ne vous bornerez même point à le subir comme une association, avantageuse sans doute et honorable, mais pleine de difficultés et de labeurs.

Vous apprécierez comme il convient, c'est-à-dire infiniment, le privilège et la gloire que le Seigneur veut bien vous concéder, en se prêtant à votre salut. Ardemment, joyeusement, saintement, vous rendrez grâce à Celui qui anime votre vie ; vous lui confierez totalement, dans une obéissance absolue, la conduite de votre vie et vous proclamerez sa gloire pour sa puissance qui vous libère, comme pour sa bonté qui vous sanctifie.

XLIV

17e Dimanche après la Pentecôte

L'UNITÉ RELIGIEUSE

Mes frères,

Du moment que Dieu acceptait d'entrer en relations avec les hommes, il devenait tout naturel qu'il fixât la nature et les modalités de ses rapports avec nous. Ce n'est pas à l'inférieur, en effet, qu'il appartient de décider comment il devra se comporter à l'égard de son supérieur : c'est à celui-ci de poser des règles qui devront être strictement observées. Ce simple argument nous indique que, parmi toutes les religions qui existent sur la terre, une seule peut être agréable à Dieu : celle qu'il a établie lui-même et que tous les hommes, en conséquence, sont tenus de pratiquer dès qu'ils en connaissent l'authenticité.

Mais ce n'est point le seul motif qui nous oblige à rechercher quelle est la religion réellement divine. L'adhésion à une secte quelconque comporte non seulement l'observance de certaines règles pratiques, mais encore l'acceptation de dogmes et de doctrines métaphysiques. Or les assertions promulguées par les fondateurs de cultes divers, si elles ont souvent quelques points communs ou assez rapprochés, sont, plus générale-

ment encore, en contradiction formelle les unes avec les autres.

Comme nous partons de ce principe indiscutable que Dieu, de par son essence même, est la vérité infaillible, nous ne saurions admettre qu'il ait révélé aux mortels des choses qui ne coïncident point entre elles. Il n'y a qu'une doctrine, qu'un catéchisme, comme il n'y a « qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. »

I

En fait, nous trouvons l'univers partagé, depuis les époques les plus lointaines, entre une multitude de croyances diverses. Dès l'antiquité, les nations païennes opposaient leurs mythologies polythéistes à la religion du peuple élu. Perses, Chaldéens, Grecs, Latins et Barbares avaient chacun leurs traditions et leurs cérémonies, qui se modifiaient profondément dès qu'elles franchissaient les frontières de l'empire ou de la cité. Durant l'ère chrétienne, il en est de même. Actuellement, si le catholicisme groupe de nombreux adeptes, il est exact cependant que l'islamisme, le paganisme, les confessions protestantes, la soi-disant orthodoxie grecque ou slave sont admises par des multitudes d'hommes. Il faudrait des volumes — et on en a écrit beaucoup déjà — pour exposer l'histoire comparée des religions, qui s'étudie notamment dans les principales Universités chrétiennes.

Comment une âme loyale et droite pourra-t elle se reconnaître au milieu de toutes ces opinions de toutes ces affirmations qui se présentent également comme inspirées par le souffle divin ? Ce n'est point ici le lieu de l'expliquer ; nous réserverons cette question pour dimanche prochain, lorsque l'Epître du jour nous fournira l'occasion de parler de la foi. Mais vous êtes assez croyants pour que l'on puisse, provisoirement, supposer le problème résolu.

Vous savez que la doctrine catholique est la seule qu'il faille croire, parce qu'elle est basée sur d'irréfutables motifs de crédibilité et qu'elle a pour elle la parole du Tout-Puissant. Un seul point reste donc à éclaircir : Puisque, au sein même de l'Eglise, on a vu s'élever des dissensions et des discordes, comment discerner la véritable doctrine céleste ? La réponse est aussi facile que brève. L'Eglise, à sa tête, possède une autorité qui, sur les questions de dogme ou de morale, ne peut ni tromper ni se tromper. Cette infaillibilité, qui est garantie par Dieu, réside soit dans le Souverain Pontife seul, lorsqu'il promulgue une vérité comme Docteur suprême, soit dans les conciles œcuméniques, qui comprennent tous les évêques unis au pape : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

C'est le pape qui fixe notre croyance comme notre conduite. Il s'ensuit que toute dissidence constitue une faute grave. On en conclut facilement encore que l'unité la plus complète doit régner au sein de l'Eglise universelle, puisque chacun de ses membres doit adhérer à la même doctrine et se soumettre aux mêmes lois.

II

L'immense majorité des fidèles admet sans nulle peine ces principes. Toutefois on a eu souvent, au cours de l'histoire, la douleur de rencontrer des esprits égarés qui ont refusé de croire à la vérité immuable et se sont déclarés en révolte contre les chefs que Dieu leur avait donnés.

Que ceci ne nous scandalise pas trop. Cela s'explique par l'orgueil, l'entêtement, l'ambition, et quelquefois par d'autres passions plus humiliantes encore. Il faut prier pour que Dieu pardonne aux fauteurs de troubles ; il faut plus encore implorer sa clémence en faveur des pauvres égarés que ces criminels ont séduits et qu'ils conduisent vers les abîmes ; il faut surtout lui demander qu'il nous tienne toujours en garde contre les théories mensongères et qu'il nous conserve jusqu'à la mort au sein de cette unité sainte qui est l'une des principales caractéristiques et l'un des plus beaux fleurons de notre catholicisme.

Pour mieux nous défier des nouveautés hasardeuses, examinons rapidement de quelle principales façons on court le danger d'entrer en rébellion contre la doctrine des cieux.

Les déserteurs de la foi se divisent en plusieurs catégories. Signalons d'abord les hérétiques qui prétendent substituer leur pensée personnelle à l'enseignement de Notre Seigneur. Ceux-là s'emparent des Saintes Ecritures, mais au lieu d'interpréter les textes inspirés selon la Tradition autorisée de l'Eglise, des conciles, des Pères et des Docteurs, ils s'ingénient à en tirer un sens nouveau qui s'accommode mieux avec leurs rêveries ou leurs visées secrètes.

Naturellement, Dieu ne saurait bénir une pareille falsification. Aussi n'a-t on jamais vu d'hérésie qui se perpétue sans modifications. Celles qui furent les plus retentissantes, lors des premiers siècles, sont maintenant tellement mortes que leur nom même n'est plus guère connu que des théologiens et des savants. La plus grande hérésie des temps modernes, le protestantisme, date à peine de quatre siècles et elle s'effrite déjà de toutes parts. Elle ne se survit à elle-même qu'en se renouvelant sans cesse, en s'émiettant sans cesse en une foule de petites Eglises qui se combattent et dont certaines ne sont même plus chrétiennes, en ce sens qu'elles ne reconnaissent pas la divinité de Notre-Seigneur.

Voici maintenant les schismatiques. Ceux-ci acceptent les vérités révélées, mais se refusent à l'obéissance. Ils ne veulent pas reconnaître le successeur de Pierre comme le chef visible de l'Eglise. Et cette seule rébellion suffit à introduire chez eux le même germe de mort. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les Eglises séparées de Russie ou d'Orient pour se rendre compte qu'elles végètent, qu'elles ne gardent une apparence de vie qu'autant qu'elles sont soutenues, comme d'utiles institutions politiques et sociales, par les puissances temporelles, et que d'ailleurs, réciproquement, elles se déchirent à qui mieux mieux.

Mettez en regard la triomphante vitalité de l'Eglise catholique, toujours la même à travers tous les âges, prompte à s'adapter, sans doute, aux civilisations et aux circonstances les plus changeantes, mais immuable dans sa foi comme dans sa discipline et qui participe merveilleusement à la pérennité divine. Comme se vérifient la prédiction et l'avertissement du Christ qui se comparait au cep de vigne, vivifiant les seules branches qui restent en contact avec lui !

Tout ce qui se sépare de Pierre est voué à la destruction, parce que tout cela redevient une simple organisation humaine, sujette aux vicissitudes d'ici-bas, tandis que l'Eglise est secourue par la grâce d'En-haut. Fasse le Seigneur que nos frères séparés aperçoivent bientôt le péril où leur obstination les jette, et qu'ils se décident à revenir à l'unique bercail où il n'y a qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

III

Parmi ceux qui rompent l'unité voulue par Dieu, signalons encore les excommuniés, que l'Eglise elle-même retranche de son sein à cause de leur ténacité coupable à s'attacher à leurs erreurs ou à leurs péchés. Ceux-là ne forment pas, à vrai dire, une religion nouvelle. Mais ils sont exclus de l'assemblée des fidèles, ne peuvent plus participer ni à ses sacrements, ni à ses mérites, ni à ses cérémonies officielles.

L'excommunication est l'un des châtiments les plus redoutables que puisse infliger l'autorité religieuse, puisqu'elle atteint directement l'âme et compromet gravement le salut éternel de celui qui s'y est exposé. Elle ne peut être prononcée que par les chefs supérieurs, évêques ou Pape, et comporte différents degrés. Mais, même lorsque son absolution n'est pas « très spécialement réservée au Souverain Pontife », suivant une formule canonique bien connue, elle reste toujours terrible et produit de douloureux effets dans les âmes. Aussi l'Eglise, toujours maternelle, ne se résigne-t-elle à la prononcer qu'à contre-cœur, lorsqu'une faute particulièrement grave ou un intérêt public et supérieur l'exige absolument.

De plus, l'Eglise ne se fait pas prier pour accueillir à nouveau le coupable qui veut sincèrement se repentir. Elle lui tend toujours les bras et l'invite à venir vers elle. Certes, elle impose ses conditions, et cela est indispensable, car autrement sa bonté dégénérerait en faiblesse, la vérité serait affaiblie, la morale se trouverait compromise. Mais aussitôt que le pécheur reconnaît son égarement, qu'il se soumet à la pénitence, les Pontifes s'empressent de lui faciliter la conversion et d'alléger les sanctions indispensables, dans toute la mesure où l'indulgence est compatible avec les devoirs de leur charge et leur grave responsabilité.

Que conclure de cet exposé, si triste et pourtant incomplet encore, sinon que nous devons rendre grâces au Seigneur qui nous a, sans nul mérite de notre part, octroyé l'incomparable privilège de suivre la vraie foi dans la docilité à l'unique Pasteur ? Pourquoi avons-nous été préférés ? Pourquoi sommes-nous en sécurité, tandis que tant d'autres pauvres âmes sont « assises à l'ombre de la mort » et risquent perpétuellement de tomber dans les gouffres de flammes dont personne ne sortira jamais ? C'est un des impénétrables mystères dont l'explication ne nous sera pas donnée au cours de cette vie. Mais si nous ne savons pas le motif qui a poussé la divine Providence à nous préserver des dissidences néfastes, nous connaissons au moins les avantages que nous procure cette situation bénie.

« Hors de l'Eglise, point de salut. » Vous savez comment il faut entendre cet axiome ; vous savez aussi que certaines personnes de bonne foi appartiennent à l'âme de l'Eglise sans être officiellement inscrites sur ses registres de baptême. Mais, cette réserve faite, le principe demeure strictement vrai. Dieu ne permet pas, n'a jamais permis et ne permettra jamais que chacune de ses créatures le serve suivant ses fantaisies individuelles. Il a donné au monde une seule Révélation, un seul Esprit, un seul Code, parce qu'il est, toujours et partout, identique à lui-même et parce que sa souveraine puissance doit régner partout et toujours.

Demeurons donc inébranlablement fidèles. Veillons à ne pas prêter l'oreille aux insinuations, aux théories à la mode, aux tentatives de fausse rénovation qui émanent de Lucifer et n'aboutiraient qu'à nous conduire à notre perte. Que le *Credo* de notre enfance reste toujours la règle suprême de notre vie et de nos actes. Nous croyons en un seul Dieu et en Jésus-Christ son Fils unique. Nous croyons au Saint-Esprit et à la sainte Eglise catholique qui nous conduira à l'éternel bonheur.

POUR LA FÊTE DE SAINT GENÈS

(25 août)

CROIRE ET AFFIRMER SA FOI

Mes frères,

C'est aujourd'hui la solennité de notre Patron S. Genès.

Ce que nous savons de lui tient en peu de mots ; mais cela suffit pour que nous puissions tirer, de sa vie et de sa mort glorieuse, quelques leçons pour notre âme.

Terrassé par la grâce, le comédien Genès ouvre sans hésiter son cœur à la lumière surnaturelle de la foi et de l'amour de Dieu ; et il consent à souffrir et à mourir pour affirmer cette foi et rester fidèle à cet amour.

Il y a là de quoi méditer pendant quelques minutes.

I

Genès était avec les persécuteurs des chrétiens ; il comptait même parmi les favoris du cruel Dioclétien. C'est, vous ne l'ignorez pas, pour lui plaire et le divertir, qu'il imagina de simuler sur

la scène la vie des disciples abhorrés du Christ, et en particulier le baptême.

Dieu l'attendait là. De même qu'il avait subitement converti Paul, alors que celui-ci, sur le chemin de Damas, s'en allait faire souffrir les chrétiens, de même il convertit tout à coup Genès tandis que, sur la scène dressée dans le propre palais de l'Empereur, il se moquait des cérémonies de notre sainte religion.

La divine Providence, m. f., a de ces coups. En tout cas, elle frappe à la porte de tous les cœurs. Elle ne prend jamais son parti de la brebis égarée, ni de l'éloignement de l'enfant prodigue. Elle veut la brebis au bercail; elle veut l'enfant prodigue à la maison paternelle. Alors elle multiplie les appels, sans se lasser, ou du moins elle ne se lasse que quand le cœur qu'elle voulait conquérir ou ramener reste obstinément et volontairement, et jusqu'au bout, sourd à sa voix.

Car, hélas! toutes les âmes ne se soumettent pas comme S. Genès. Il en est qui font attendre le bon Dieu; il en est même qui refusent de venir à lui.

Combien, autour de nous, ont été baptisés, ont suivi le catéchisme, doivent, par conséquent, connaître l'essentiel de la vérité, savent, tout au moins, qu'il y a un Dieu, que Dieu est le Maître, et qu'on doit l'aimer, lui obéir et le servir, — et, dès leur tendre jeunesse, ont secoué son joug, pourtant si doux, et l'ont abandonné pour le monde, ses satisfactions vaines et ses plaisirs coupables! Ils sont pécheurs, ils se complaisent dans leur péché et refusent d'en sortir...

Ne sommes-nous pas un peu de ceux-là? Oh! sans doute, notre présence dans cette église, aujourd'hui, prouve que nous servons Dieu. Oui. Nous comptons parmi les « fidèles. » Mais quels pauvres fidèles, parfois! Est-ce que nous ne sacrifions pas trop au monde, nous aussi? N'y a-t-il pas, dans notre cœur, trop d'idoles à côté du vrai Dieu, et avec qui il est impossible que le vrai Dieu s'entende?

Voyez donc Genès: aussitôt que Dieu s'est clairement manifesté à lui, il se rend, il se donne, mais non pas à moitié, non pas comme à regret: tout entier, sans réticence, sans retour!

Puisse-t-il être notre modèle!

II

Certes, pour agir ainsi, S. Genès avait du mérite. Il savait ce qu'il abandonnait et ce qui l'attendait.

Ce qu'il abandonnait? La gloire, les faveurs de Dioclétien, l'estime des hommes et la richesse.

Ce qui l'attendait? Le mépris, les supplices, la mort.

Cependant rien n'y fait: ni les prières, ni les menaces. Il s'est donné à Dieu: c'est fini du reste. La vie d'ici-bas, humainement enviable, qui s'ouvre devant lui, ne lui dit plus rien. Ou plutôt il attend avec impatience, il appelle à grands cris le martyre, la mort qui lui donnera le paradis et la vraie vie.

Qu'il ne ressemble guère à ces chrétiens, à ces catholiques pour qui les faveurs des puissants du jour comptent infiniment plus que la grâce de Dieu et qui sont prêts, pour gagner de l'argent, à transgresser la loi divine! N'en rencontre-t-on pas qui vendent leur âme, leur conscience, quand ils en trouvent un bon prix? Que dis-je? Il ne s'agit pas de cachots, de chevalets, de bêtes féroces ou de fers rouges; simplement, pour ne pas paraître ridicules aux ennemis de Dieu et aux libertins, pour ne pas subir leurs sarcasmes, leurs moqueries, on se mêle à eux, on approuve leurs discours, on prend part à leurs plaisirs. C'est-à-dire: on scandalise les bons, on offense Dieu, on perd son âme!...

C'est une pitié! C'est triste pour l'humanité contemporaine que les chrétiens ne le soient pas assez et fassent trop facilement deux parts dans leur vie: celle de Dieu et celle du diable!

Enfin, m. f., si l'on était vraiment chrétien, si l'on aimait vraiment N.-S. Jésus-Christ, on ne se contenterait pas d'une foi personnelle, égoïste, dirai-je: on voudrait la répandre autour de soi et la faire partager à d'autres aussi nombreux que possible.

Aussitôt que la grâce eut touché le cœur de S. Genès et éclairé son âme, il proclama sa foi ouvertement, devant l'Empereur, devant la foule des spectateurs venus pour l'applaudir. Il s'affirme chrétien; il presse tous ceux qui l'entendent de l'imiter.

Ce n'est pas toujours ce que nous faisons. N'y a-t-il pas des catholiques qui ne manquent pas la messe, qui communient, et qui, à l'occasion, par respect humain ou par bravade, font chorus avec ceux qui attaquent leurs prêtres, ou leur religion, ou les décisions, même importantes, de l'autorité ecclésiastique? Nombreux, en tout cas, sont ceux qui n'osent pas s'affirmer chrétiens, mettent leur drapeau dans leur poche, rougissent du baptême et de la croix dont chaque matin et chaque soir, en leur particulier, ils tracent sur eux le signe sacré. Et c'est le petit nombre qui osent défendre leur foi quand, devant eux, on l'attaque. Plus rares encore, peut-être, ceux qui ont souci de la répandre, de faire mieux connaître, mieux aimer le bon Dieu et notre sainte Mère l'Eglise.

Il y a cependant des progrès. Toute une élite se lève, dans le monde intellectuel et dans le monde du travail manuel, dans l'Université, à l'usine et aux champs, qui comprend mieux son devoir, impose sa croyance et la défend. Réjouissons-nous-en et efforçons-nous d'être de ceux-là.

Remercions Dieu de nous avoir faits chrétiens. Soyons fiers de notre foi. Tenons-y fermement, comme à la prunelle de l'œil, et ayons le courage d'y conformer, en toutes circonstances, notre vie, toute notre vie. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ

UN BOUQUET D'ANNIVERSAIRE

Mes frères,

A la veille de la Nativité de Marie, le 7 septembre 1616, S. François de Sales écrivait, avec sa grâce coutumière, à une supérieure de la Visitation et à ses religieuses : « ... Je les salue, ces très chères filles, en l'amour de la T. S. Vierge, sur le berceau de laquelle je les invite à jeter tous les matins des fleurs, pendant cette sainte octave, à savoir : des saints *soucis* de la bien imiter, des *pensées* de la servir à jamais, surtout des *lis* et des *roses* de pureté et d'ardente charité avec les *violettes* de la très sacrée et très désirable humilité et simplicité. »

Que ce soit également notre bonheur pour l'anniversaire de Notre-Dame. C'est la coutume en famille d'offrir une gerbe à sa mère en pareille circonstance. La nôtre entrelacera tous ces pétales, toutes ces couleurs, tous ces parfums pour fêter notre Mère du ciel.

I. — *Les soucis de l'imiter*

Brantôme fait sur le souci cette remarque qui a valu leur nom au tournesol et à l'héliotrope : « La fleur du soucy est la fleur ayant plus d'affinité avec le soleil qu'aucune qui soit, tant en similitude de ses rayons et feuilles de la dicte fleur, qu'à raison de la compaignie qu'elle luy faict ordinairement, se tournant de toutes parts là où il va, et s'ouvrant aussi ou clouant, selon sa hauteur ou basseur. »

N'est-il pas bien choisi pour symboliser le plus grand honneur que nous puissions rendre aux Saints et en particulier la Reine des Saints : l'imitation de leurs exemples de vertu, le regard tourné perpétuellement vers eux pour reproduire leur sainteté ? « Il faut faire ses actions avec Marie, c'est-à-dire qu'il faut, dans ses actions, *regarder Marie*, comme un modèle accompli de toute vertu et perfection, que le St-Esprit a formé dans une pure créature, pour l'imiter selon notre petite portée [1]. »

Et nous allons le voir tout à l'heure en ajoutant lis, roses et violettes à nos soucis et à nos pensées, Dès son berceau la Vierge enfant nous offre le plus bel exemplaire de la sainteté Dès sa naissance n'est-elle pas la montagne dont la base repose sur les plus hautes montagnes : *mons in vertice montium*, c'est-à-dire ne surpasse-t-elle pas tous les anges et tous les saints dans l'amour et dans toutes les autres vertus qui en sont comme l'épanouissement ?

Jamais le mot du poète ne fut aussi vrai : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi, » et surtout jamais la parole de Notre-Seigneur n'a trouvé une aussi parfaite application : « Si vous ne vous convertissez pas et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux »

O toute petite qui ravissez déjà le cœur de Dieu, notre âme se tourne vers vous ; nous vous promettons de vous faire « compaignie, » comme le souci au soleil ; nous nous appliquerons à faire nos actions *avec vous*, pour qu'un peu de votre âme resplendisse dans la nôtre, ainsi que le soleil resplendit dans le souci, qui a tant « d'affinité » avec lui, « en similitude de ses rayons et feuilles de la dicte fleur. »

II. — *Les pensées de la servir à jamais*

De qui ai je donc lu qu'elle avait appris toute petite de sa maman à faire des lettres avec du myosotis ? Tous ceux qui aiment écrivent des lettres avec des *pensées*. Une pensée dans le pli du papier, c'est le signe que le cœur n'oublie pas.

Dans notre bouquet de joyeux anniversaire à notre Mère du ciel, nous voulons nouer pensées et soucis : « des pensées de la servir à jamais, » nous dit S François de Sales.

Car si modeste qu'il soit, le berceau près duquel se recueille aujourd'hui notre piété est un berceau de reine, le berceau de notre Reine.

Quand les Mages viendront à la crèche de Bethléem ou à l'humble maison élue par Marie et Joseph, au lendemain de la naissance du Sauveur, ils ouvriront leurs cassettes et offriront des présents selon l'usage d'Orient, mais des présents symboliques : de l'or, pour reconnaître la royauté de cet enfant. Si petit qu'il soit, sans trône, ni couronne, ni sceptre, il n'en n'est pas moins investi dès cette heure de la royauté sur le monde. Et c'est un devoir de faire acte d'obédience à son pouvoir.

Elle est reine aussi, celle qui vient de naître de l'union d'Anne et de Joachim. Oui, elle appartient à la famille royale. Mais le Seigneur lui a donné en héritage mieux qu'une tribu ou une principauté. Son royaume, c'est celui de son Fils : toute la création de Dieu. Aucune princesse du sang, aucune reine d'élection ne sera jamais à la tête d'un aussi vaste empire. *Salve, Regina*. Nous vous saluons, ô Reine.

Mais que ce soient de notre part des pensées de la servir *à jamais*. Marie a, dans ses solennités, beaucoup de serviteurs qui ne le sont plus au sortir de l'église et pour lesquels le proverbe n'est que trop vrai : Passée la fête, adieu le saint.

Comme la royauté de son Fils, sa royauté est spirituelle. Elle n'existe que dans les âmes qui vivent de son esprit, à son exemple, dans l'amour ou dans la grâce de Dieu. Autrement elle est une reine détrônée, à laquelle on a substitué dans le temple de son cœur quelque passion érigée en déesse, comme les révolutionnaires de 1793 qui mirent la déesse Raison sur les autels.

III — *Des lis de pureté*

Et voilà pourquoi, dans notre gerbe d'anniversaire, nos lis de pureté vont mettre leurs blancs calices.

[1] Bienh. de Montfort, *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, n° 260.

Comme ils sont bien de mise en cette circonstance !

Le lis est inséparable de la Vierge. L'ange de l'Annonciation le tient à la main sur les chefs-d'œuvre de la peinture et la Vierge aux lis nous est connue. C'est son emblème biblique : *lilium inter spinas,* un lis entre les épines, et cela parce qu'elle est la Vierge.

Mais c'est bien à son berceau surtout qu'elle mérite cette appellation de « lis parmi les épines. » Ici elle est unique : c'est la naissance de l'Immaculée. Dès l'union de son âme à son corps, elle a été pure, blanche, sans tache, tandis que les autres naissent avec le péché : elle est vraiment, comme il convient, la blanche aurore du salut.

Je me rappelle de délicieuses fêtes de mission. C'est la fête de la Sainte Vierge. Les enfants sont groupés autour de sa statue, une branche de lis à la main, et ils chantent en tendant cette fleur vers la radieuse apparition de lumière :

> Gardez mon lis au sein de la vallée ;
> Qu'il croisse pur et sans tache à vos yeux.
> Gardez mon lis, ô Vierge immaculée ;
> Gardez mon lis pour le jardin des cieux.

Si nous lui offrons en son anniversaire des lis de pureté, c'est bien pour honorer sa naissance immaculée, mais aussi pour la prier de préserver notre innocence de baptisés.

Il est remarquable que le premier miracle opéré par Marie ait été un miracle de pureté. Au son de sa voix, dans le mystère de la Visitation, Jean-Baptiste le Précurseur est sanctifié dans le sein de sa mère. Elisabeth pourra serrer sur son cœur son nouveau-né et lui baiser le front en lui disant en toute vérité : « Cher ange ! »

Et c'est un des merveilleux effets de la dévotion à la Sainte Vierge d'entretenir la jeunesse des âmes. La jeune fille qui se fait enfant de Marie sait pourquoi ; le collégien qui est admis dans la Congrégation n'ignore pas quel retour de protection cela lui vaudra ; la vierge du cloître lui confie la garde de ses vœux. Avec eux aujourd'hui nous lui présentons des lis de pureté pour qu'ils se tendent toujours droits vers le ciel.

IV. — *Des roses d'ardente charité*

La reine des fleurs ne peut être absente de la gerbe d'anniversaire offerte à une reine, à une reine qui porte le nom de « Rose mystique ».

Avec sa nativité, ce n'est encore que l'éclosion de cette « rose mystique ; » elle s'épanouira plus large, au fur et à mesure de sa croissance, surtout quand le « Soleil de justice, » ayant fait d'elle son ostensoir à l'Incarnation, *Dominus tecum,* la pénétrera plus intimement encore de ses rayons.

Mais déjà quel parfum monte de ses corolles qui s'entr'ouvrent ! Jamais encore Dieu n'a reçu autant d'amour ni de cette qualité de la part d'une pure créature. Les chœurs des Séraphins et des Chérubins assemblés, chœurs célestes des cantiques d'amour, n'ont pas fait monter vers lui un chant qui l'ait ravi comme la voix intérieure de cette petite à cette minute de son apparition sur la terre : *Vox tua dulcis...*

C'est pour honorer cet amour que nous lui offrons des roses d'ardente charité. Mais c'est aussi pour lui dire le nôtre.

N'est-ce pas la signification de la gerbe de roses que l'on présente ?

Si fort que soit l'amour, il y a des circonstances où il semble croître encore. Et elles sont de ce nombre, celles qui ramènent la date anniversaire de ceux que nous aimons. Notre amour y trouve comme un regain de sa première ferveur.

Et dans cet amour pour notre Mère, c'est aussi la charité pour Dieu qui est incluse. Tout amour légitime et pur s'identifie avec la charité surnaturelle : nous n'aimons qu'en Dieu et pour Dieu. Nos roses lui disent que nous l'aimons et que nous aimons le bon Dieu qui l'a tant comblée, que nous voudrions l'aimer un peu comme elle l'a aimé sur la terre et comme elle l'aime aujourd'hui dans le ciel.

Car nous savons bien que tout se ramène à cette grande loi de l'amour de Dieu par-dessus toute chose : *Plenitudo legis dilectio.*

V. — *Les violettes de l'humilité*

Mais l'imitation de Marie le zèle de sa gloire, la sauvegarde de la pureté, l'accroissement de la charité supposent à la base de la vie une vertu cachée : l'humilité vertu cachée comme la violette modeste qu'on ne devine qu'à la senteur dont elle emplit le jardin ou la lisière du bois.

Avec la virginité, il n'est pas de vertu qui fasse autant partie de l'idée de la T. S. Vierge. Le parfum s'en dégage de tous les mystères de sa vie. Et je ne m'étonne pas que le plus beau livre qui ait été écrit sur la dévotion à la Sainte Vierge, le plus profond et le plus complet, débute par ce cantique à son humilité : « Marie a été très cachée dans sa vie : c'est pourquoi elle est appelée par le Saint-Esprit et l'Eglise : *Alma Mater,* Mère cachée et secrète. Son humilité a été si profonde qu'elle n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continuel que de se cacher à elle-même et à toute créature, pour n'être connue que de Dieu seul. Dieu, pour l'exaucer dans les demandes qu'elle lui fit de la cacher, appauvrir et humilier, a pris plaisir à la cacher dans sa conception, dans sa naissance, dans sa vie, dans ses mystères, dans sa résurrection et assomption, à l'égard de presque toute créature humaine. »

Oui, quelle humilité déjà que celle de sa naissance ! En dehors de Notre-Seigneur, qui du reste est Homme-Dieu, aucun personnage aussi grand n'est apparu dans l'histoire du monde ; aucune destinée ne peut être comparée à la sienne. Et pourtant cet événement n'a pas été consigné dans les annales des peuples ; il ne s'est pas trouvé un historien pour le raconter tout au long comme la naissance de Jésus ou seulement celle du Précurseur dans les Evangiles ; les détails que nous en

savons ne nous ont été transmis que par des traditions brodées de légendes.

Aussi est-ce dans une couronne de violettes qu'il faut finir ce bouquet d'anniversaire et par la pratique de l'humilité chrétienne qu'il nous faut nous exercer à l'honorer.

Comme il fera plaisir au ciel à notre mère de la part de ses enfants, ce bouquet mystique de soucis, de pensées, de lis, de roses, de violettes ! Il y a toujours joie dans la famille qui fête l'anniversaire de la mère : mais elle est ressentie plus vivement par cette mère quand les siens ont su deviner ce qui sera le plus cher à son cœur en pareille occasion. Croyons bien que rien ne peut réjouir le cœur de Marie comme de nous voir cultiver les vertus dont ces fleurs sont les symboles et que nous recommande ou nous montre en exemple le mystère de sa nativité.

Et nous pourrons saluer en toute vérité sa naissance comme une aurore, ainsi que le fait la liturgie, comme l'aurore de l'avènement du règne de Dieu dans nos âmes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

(12 septembre)

L'INVOCATION DU NOM DE MARIE

Et nomen Virginis Maria.
Et le nom de la Vierge était Marie.
(Luc, I, 27).

Mes frères,

S. Luc nous raconte avec une singulière solennité et une étonnante précision le message de l'ange Gabriel à Marie. Chaque détail est minutieusement déterminé. C'est en Galilée, dans la ville de Nazareth ; la vierge est fiancée à un homme de la maison de David, qui s'appelle Joseph. Et pour couronner toutes ces précieuses indications, l'Evangéliste nous donne le nom de cette vierge : *Et nomen virginis Maria.*

Mais quand l'ange Gabriel commence officiellement son message, il est saisi d'un tel respect qu'il n'ose prononcer le grand nom de Marie. Il se contente de dire : « Je vous salue, pleine de grâce. » Ensuite s'engagent entre eux ces admirables débats, si délicatement conduits par l'ange, où l'humilité et la virginité de Marie ne s'inclinent que devant l'évidente volonté de Dieu et devant la pensée, le dessein déclaré de la Rédemption. C'est seulement dans le cours de cette conversation céleste que, pour vaincre les scrupules de la Sainte Vierge, l'ange Gabriel, avec une familiarité persuasive et commandée par la circonstance, prononce le nom de Marie. Elle était dans l'angoisse. Elle avait peur. L'ange lui dit alors : « Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Et il lui expose la grande œuvre de l'Incarnation. Cet appel à son nom, à son cœur, à sa charité, triomphe de toutes ses hésitations, de toutes ses objections, et elle dit la grande parole attendue par le ciel et par la terre : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole. »

La conclusion qui s'impose, c'est d'abord que nous devons avoir *une grande dévotion* pour un nom si grand et si puissant, ensuite que nous devons *l'invoquer souvent, et le faire invoquer par nos enfants.*

I

Pourquoi nous a-t-on donné un nom ? C'est pour nous désigner, pour nous appeler. Ce nom est notre première et principale propriété. C'est nous-mêmes ; si bien que, lorsqu'on nous appelle par notre nom, nous nous retournons aussitôt ; cela nous dispose à écouter ceux qui nous parlent. Au contraire, si on nous donne un autre nom, nous sommes moins bien disposés à entendre la demande qui nous sera faite ; et, si c'est un surnom, nous le regardons comme une chose injurieuse ; nous en sommes blessés. C'est comme la violation de notre propriété personnelle la plus sacrée, et quelquefois comme une diffamation.

Quand on ne respecte plus les noms, on est bien près de ne plus respecter les personnes. Nous appelons chacun par son nom : le nom qui a été transmis par les aïeux, et « le petit nom » qui a été donné au baptême. Quand nous ne serons plus, nous ne posséderons plus rien. Les hommes nous enlèveront nos biens et se les partageront ; mais il nous restera notre nom. Il n'est au pouvoir de personne de nous l'enlever et nous garderons cette appellation comme une propriété inaliénable. Elle demeurera dans la mémoire des hommes, et nous la conserverons pendant toute l'éternité. Elle vivra autant que nous, elle est immortelle comme nous.

C'est pourquoi, lorsqu'on nous appelle par notre nom, nous nous arrêtons, nous prêtons attention aussitôt ; on a touché quelque ressort secret de notre vie, de notre être lui-même. Et qu'un ami nous interpelle par notre petit nom, le nom de l'intimité, qu'il nous prenne à part pour obtenir de nous quelque chose, cela attire notre confiance, et nous sommes prêts d'avance à faire tous les sacrifices possibles pour lui venir en aide. Ainsi la Sainte Vierge, lorsque l'ange lui dit : « Ne craignez pas, Marie, » fut disposée par ce mot amical et respectueux à dire le oui, le *fiat* attendu.

Mais qu'il y a de manières de prononcer un nom ! Vous ne prononcez pas le nom de votre ami comme celui de vos enfants, le nom de votre époux comme celui de votre père, le nom de votre supérieur comme celui de votre égal. Il y a mille nuances de tendresse et d'affection qui appellent aussi des nuances et des changements dans les effets. Or quand est-ce que les effets sont plus conformes à vos désirs, que votre demande est plus sûre d'être exaucée ? C'est quand le nom est prononcé avec plus d'amour.

Et quel est le cœur le mieux disposé à écouter ? Celui de l'ami ou du frère ? Celui de la sœur, du père ou de la mère ? Personne n'hésitera à répondre : « C'est le cœur de la mère. »

Lorsque l'enfant appelle sa mère par ce nom si maternel, *maman*, ce nom si doux dans toute langue et qui est fait pour être prononcé même par des lèvres vagissantes, les entrailles de la mère s'émeuvent, elle est touchée jusqu'au fond de l'âme, la demande est exaucée d'avance, si la chose est possible. Et si elle est impossible, si elle est au-dessus des forces humaines, au-dessus de ses pauvres moyens, quelle tristesse pour elle ! Son cœur voudrait être doué d'une puissance infinie. Une mère ne songe même pas à refuser quelque chose à ses enfants. Heureux quand leurs désirs ne sont pas déraisonnables !

Or Dieu nous a donné au ciel une mère infiniment tendre, éclairée et puissante. A l'encontre de nos mères qui nous aiment trop souvent d'une manière aveugle, qui ne calcule pas, qui ne raisonne pas, — ce qui les amène à gâter leurs enfants par faiblesse, — Marie nous aime d'une manière clairvoyante, pour notre bien, et elle nous aime infiniment plus que nos mères. En outre tout ce que nous pouvons lui demander, elle peut nous le donner et elle nous le donnera si la chose est raisonnable. Que devons nous faire alors, sinon de la prier tous les jours, de l'appeler par son nom si doux, Marie, d'avoir une dévotion particulière pour ce nom de puissance et de bonté ?

Et non seulement nous devons l'appeler, mais l'invoquer, c'est-à-dire, suivant le sens du mot, crier vers elle et avec persévérance. Quelle mère ne se retournerait pas quand son enfant lui crie : « Au secours ! » Et Marie, la plus aimante des mères, ne prendrait pas attention à nos prières, à nos invocations, à nos cris ?

II

Rien n'est donc plus naturel que la dévotion au saint nom de Marie, parce que rien n'est plus naturel que de s'adresser à sa mère dans les tristesses, les peines, les nécessités de cette vie. Nous aurons donc un culte pour ce nom béni et bienaimé que l'Eglise nous fait prononcer deux fois dans chaque *Ave Maria*.

Nous l'invoquerons, non pas une fois, mais sans cesse.

Tous les jours nous lui dirons : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, *maintenant*. » Car à toute heure nous avons besoin de son secours. Mais malgré ce que le *maintenant* puisse avoir de pénible et parfois de poignant, ce n'est pourtant pas le moment décisif. Il n'y a qu'un moment grave dans la vie, c'est celui où la vie va cesser. Ce moment appartient à la grâce de Dieu, et par conséquent à Marie qui est la distributrice officielle de la grâce. N'en doit-on pas conclure que ceux qui auront eu l'heureuse habitude de prononcer tous les jours le saint nom de Marie seront sauvés à cette heure là ?

Alors en effet nous serons suspendus au-dessus de l'abîme éternel, prêts à y tomber. Nous appellerons Marie à notre aide. Et vous voudriez qu'après avoir dit tous les jours : « Soyez là, auprès de moi, à cette heure décisive ! » qu'elle n'accoure pas, ou que, si elle vient, elle nous regarde tranquillement tomber sans nous tendre la main ? Elle ne serait pas notre mère alors !

Telle est d'ailleurs la pensée de l'Eglise. Elle est rassurée sur le sort de ses enfants, quand, de leurs lèvres mourantes, ils prononcent avec conviction, avec amour, les saints noms de Jésus et de Marie. A cette heure suprême, le démon aussi accourt avec son cortège de terreurs, de remords et de découragement. Il espère bien triompher de nous, remporter une victoire de plus pour l'enfer. Il est là, épiant toutes nos pensées, tous les battements du cœur, les derniers bégaiements de la langue qui se paralyse, les suprêmes contractions de la bouche qui essaie de redire une suprême parole. Or voilà que cette bouche baise le crucifix. La pensée et le cœur ne sont occupés que de Dieu ; les lèvres, avec un doux effort, disent : « Marie ! » Aussitôt le démon s'enfuit, terrassé par celle qui lui a écrasé la tête. Voilà une âme de plus pour le ciel, où elle entrera par la vertu de ce nom puissant et suave qui lui sert de mot de passe.

Oh ! puissions-nous alors redire avec ferveur ce nom divin ! Mais pour avoir l'assurance de le prononcer pieusement à l'heure de la mort, il faut que nous ayons l'habitude de le dire souvent ; il faut que dans nos peines, nos embarras, même notre travail ordinaire, il sorte tout naturellement de notre bouche. La mort peut venir alors : elle nous trouvera tranquilles et confiants.

Enfin apprenez à vos enfants à redire souvent : « Marie ! » Dès qu'ils peuvent dire : « Maman ! » qu'ils essaient aussi de bégayer le nom de la Sainte Vierge, unissant ainsi sur leurs lèvres innocentes le nom de leur mère de la terre à celui de leur mère du ciel.

Inspirez leur une grande confiance, un grand amour pour elle.

Donnez leur de préférence son nom, au moins comme nom secondaire, même aux petits garçons. Ce nom sera leur force, leur sauvegarde. Et puisque nos noms sont notre plus chère propriété, la seule qui nous suive au delà de la tombe et nous demeure éternellement, si bien qu'au ciel nous porterons notre nom de baptême, donnez à vos enfants non seulement de beaux noms, des noms harmonieux, mais des noms chrétiens, des noms qui ont été portés par de grands saints, comme les apôtres, les martyrs ou les vierges.

Ainsi, le jour de leur baptême, vous conférez à vos enfants, pour leur bienvenue au monde, un nom de bonté et de force, qui leur suggérera les plus beaux exemples, les protégera et les désignera devant Dieu ; vous leur conférez une propriété d'un prix inestimable. Et si ce nom est celui de la Vierge Marie, ce sera pour eux un honneur éternel, et le salut de leur âme leur sera rendu plus facile. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS
(15 septembre)

I

LA VIERGE DIGNE DE PITIÉ ET PLEINE DE PITIÉ

Mes frères,

Une deuxième fois l'Eglise inscrit dans son calendrier liturgique le souvenir de Notre-Dame des Sept-Douleurs Et comme elle avait rapproché, sur la fin du Carême, la Compassion de Marie de la Passion de Notre-Seigneur, pareillement, en ce mois de septembre, c'est au lendemain de l'Exaltation de la Sainte Croix qu'elle place la fête de Notre Dame des Sept-Douleurs.

Parmi les sept douleurs de Notre-Dame, il en est une à laquelle va plus spécialement la piété chrétienne en cette deuxième commémoraison. Les pèlerins s'en vont à cette date vers les sanctuaires de Notre-Dame de Pitié. Et Notre Dame de Pitié, c'est la Vierge de la septième de ses grandes souffrances, la Vierge qui reçoit dans ses bras le corps inerte de son Jésus détaché de la croix

Le soir du Vendredi Saint, quand le centurion Longin se fut assuré d'un coup de lance dans le côté du crucifié que celui-ci était bien mort, lorsque le cortège de haine qui avait accompagné Jésus fut descendu dans la ville, le groupe d'âmes fidèles et aimantes demeuré au pied de la croix pour la veillée des morts vit monter vers le Calvaire des figures amies : Joseph d'Arimathie et Nicodème. Avec leurs serviteurs, Joseph et Nicodème détachèrent religieusement Jésus de la croix pour procéder à la sépulture. Et c'est alors que se produisit cette scène que la piété chrétienne a immortalisée dans le groupe de *Notre-Dame de Pitié* et dont elle a fait une de ses plus chères dévotions.

Il y avait entre l'emplacement de la croix et le sépulcre de Joseph d'Arimathie, creusé à même le rocher, une sorte de banc de pierre qu'on montre encore aujourd'hui aux pèlerins de Jérusalem. C'est là sans doute que Marie se tenait assise, quand elle demanda la suprême consolation de tenir encore une fois son cher mort entre ses bras avant l'embaumement de la sépulture. Rien de poignant comme cette dernière vision terrestre de la Vierge avec l'Enfant !

Son Jésus est étendu sur ses genoux ainsi qu'aux jours de Bethléem et de Nazareth, où elle le berçait avec toute sa joie de jeune mère. Entre ses bras, elle soutient la tête et les épaules de son corps froid et inanimé. Et alors que le sang de Jésus a cessé de couler, des larmes, de grosses larmes roulent encore de ses joues sur son pauvre Fils qu'elle regarde et qui n'est plus.

Elle était belle jadis, *tota pulchra es,* belle comme la ville aimée de Jérusalem en ses jours d'allégresse; aujourd'hui elle est triste, désolée, toujours comme cette même ville de Jérusalem aux jours des vengeances du Seigneur. Aussi, pour décrire sa douleur, l'Eglise emprunte la voix du plus pathétique de ses prophètes, pleurant sur les ruines de Jérusalem, la voix éplorée de Jérémie, dont les lamentations remuent encore après tant de siècles, comme si elles nous arrivaient chargées de toutes les larmes qui ont pleuré avec elles :

> Vous tous qui passez par la route,
> Considérez et voyez
> S'il est une douleur comme ma douleur...
> A quoi vous comparerai-je ? à quoi vous dirai-je
> Fille de Jérusalem ? [semblable,
> A quoi vous égalerai-je et comment vous console-
> Vierge, fille de Sion ? [rai-je,
> Votre brisement est grand comme la mer [1].

Entendons cet appel éploré. Ne passons pas devant cette dernière station des douleurs de Notre-Dame sans nous recueillir encore devant le mystère de son martyre. Et emportons son image gravée au fond de notre cœur, pour sanctifier et consoler notre vie.

Pour sanctifier notre vie : car Notre Dame de Pitié, c'est la Mère des douleurs qui crie à nos cœurs pécheurs pitié et commisération pour les souffrances que lui cause le péché.

Pour consoler notre vie : car Notre-Dame de Pitié, c'est aussi la Mère des douleurs qui répand sur les cœurs affligés la pitié et la commisération de ceux qui ont beaucoup souffert.

C'est la Vierge *digne de notre pitié,* mais aussi *pleine de pitié pour nous.*

I. — *Notre-Dame, Vierge digne de pitié*

C'est la Vierge digne de pitié qui nous demande en grâce, avec toute l'éloquence de sa souffrance, de haïr, de rejeter, d'expier le péché, cause la plus efficace de ses plus grandes douleurs.

Car dans cette suprême étreinte de la descente de croix, où s'accumulent et se gravent définitivement dans le cœur de Marie toutes les souffrances de son insondable martyre du Vendredi Saint, ne croyez pas que ce soient la mort de son Fils et son retentissement sur sa tendresse maternelle humaine qui fassent le fond de son immense douleur.

Assurément elle en est accablée, car elle est mère, la mère la plus aimante, la meilleure de toutes les mères, l'idéal des mères.

Tout ce qu'il y a de tendre, de sensible, de délicat dans un cœur maternel, — et Dieu seul le sait bien qui a fait le cœur des mères, — tous ces sentiments s'épanouissaient et plus suavement encore dans le cœur de Marie. Et cette fleur de sensibilité maternelle vient d'être froissée, écrasée, piétinée pendant la Passion. Comment ne saignerait-elle pas comme une fleur qu'on écrase ?

Oui, tandis qu'elle tient sur son sein et dans ses bras le corps inanimé de son enfant, ce qui la fait pleurer, c'est la pensée qu'elles sont évanouies à jamais dans le grand deuil de la mort de son Jésus, les douces joies qu'elle goûtait à le bercer petit enfant.

[1] Thren., I, 12.

Ce qui la rend inconsolable, c'est la perspective de son avenir désormais triste et solitaire, sans la présence dans sa maison et sans le baiser à son réveil de celui qui était toute sa raison d'être.

Ce qui lui arrache le cœur, comme nous disons, ce sont toutes ces contusions, ce sont toutes ces plaies, c'est la froide rigidité de la mort qui l'ont privée de son enfant, la chair de sa chair et les os de ses os.

Pourtant, m. f., sans rien retrancher à ce qu'il y a de noblement humain dans la tristesse de Marie, prenons bien garde de la diminuer, de la rapetisser et de peser son cœur au poids du nôtre.

Nous autres, du douloureux martyre de notre Maître, nous ne voyons le plus souvent que le dehors : tous ses membres blessés ou meurtris et son cœur même transpercé par la lance. La pitié nous saisit devant l'homme qu'on a mis dans cet état, comme devant l'homme gravement blessé dans un accident. C'est la vue du sang qui nous émeut.

Et pourtant ce n'est pas dans cette douleur physique qu'est la grande douleur de la Passion du Fils de l'Homme pour la Rédemption du monde. Le Sauveur souffre surtout dans son âme : dans son âme qui porte le poids des péchés du monde, qui en sent toute la hideuse horreur, qui en prévoit l'indestructible survivance malgré son immense et sanglant témoignage d'amour. Ne nous a-t-il pas dit lui-même que là fut la lie de son calice ? Quand les femmes et les jeunes filles de Jérusalem, émues de pitié, vinrent s'apitoyer sur ses souffrances comme il montait au Calvaire, que leur dit-il ? « Ne pleurez pas sur moi, mais bien plutôt sur vous et sur vos enfants ; car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'adviendra-t-il du bois mort ? »

Marie, mère de Jésus, mais aussi son associée, sa collaboratrice, son aide dans l'œuvre de notre salut, partage avec lui les mêmes sentiments, le même sacrifice, les mêmes douleurs. Plus qu'en son amour humain de mère pour son enfant, elle est broyée dans son amour de sainte, de sainte entre les saints, pour son Dieu. Comme pour Jésus, ce qui la fait pleurer, ce qui la rend inconsolable, ce qui lui arrache le cœur, c'est la vision du péché, de l'horrible péché, de l'indestructible péché.

Sans que Notre-Seigneur ait eu besoin de le lui dire comme aux femmes de Jérusalem, c'est moins sur son cher Jésus qu'elle pleure que sur ses autres enfants.

A travers son Jésus inerte qui repose sur ses genoux, elle entrevoit tous les hommes, tous ces autres enfants qu'il vient de lui donner tout à l'heure quand il a dit, en lui désignant S. Jean : « Femme, voici votre fils. » Elle les a déjà si maternellement adoptés que son amour pour Jésus se reporte sur eux. Elle ne peut regarder son Jésus sans penser du même coup à ses autres enfants.

Et que voit elle ?

Ah ! il est vrai, son Jésus est bien mort, qui n'a même plus apparence humaine, tant son corps est déchiré et comme déchiqueté. Du moins elle sait que c'est le corps d'un Dieu et qu'après trois jours il va ressusciter à la vie, à une vie immortelle. Elle a foi qu'elle le pressera encore vivant dans ses bras.

Mais les autres, ses enfants d'adoption ! Combien, malgré une santé florissante, ne sont que des morts, des morts à la grâce et à la vie éternelle ! Ils ont le nom de vivants, et ce ne sont que des cadavres. Elle ne peut, elle ne pourra jamais les presser sur son cœur !

Vous ai-je bien fait saisir, m. f., la grande pitié de Notre Dame ? Vous ai-je fait sentir sa grande souffrance : le péché qui lui a tué son Jésus et lui tue chaque jour ses autres enfants, si bien que le poète a pu dire de façon émouvante :

Il y a longtemps qu'elle n'est plus la Mère des Sept-
Les sept douleurs, c'était pour commencer [Douleurs.
Et il y a longtemps qu'elle est et que nous l'avons faite
La Mère des septante et des septante fois septante
[douleurs [1].

Vous ai-je fait comprendre à quelle pitié et à quelle compassion elle fait appel ?

Oh ! alors, pour ne plus faire pleurer notre Mère, — c'est si monstrueux de faire pleurer une mère, surtout quand on est grand et que l'on comprend ! — apprenons aujourd'hui le mal du péché, qu'il est le vrai mal, le seul mal dont Notre-Seigneur nous ait fait demander dans le « Notre Père » d'être délivrés : mal de Dieu qu'il offense dans ses droits et dans son amour, mal de l'homme qu'il trompe sur la terre et qu'il perd pour l'éternité ; apprenons la haine du péché en nous et autour de nous, puisqu'il a tant fait souffrir cette Mère que nous aimons et qui nous aime ; apprenons aussi à expier et nos péchés et les péchés de nos frères, par l'acceptation des fatigues et des ennuis de chaque jour, par la résignation dans nos épreuves physiques et morales, par la générosité même dans le sacrifice, afin de venir en aide au divin Crucifié et à la Mère des douleurs.

Aussi bien elle nous y aidera elle-même. Car la Vierge digne de pitié est aussi la Vierge pleine de pitié.

II. — *Notre-Dame, Vierge pleine de pitié*

S'il y a quelque chose de prenant dans la Passion de Jésus, c'est assurément l'oubli de sa propre souffrance pour soulager ou prévenir celle des autres. A Gethsémani, quand on l'arrête, il pense d'abord à protéger ses Apôtres ; sur le chemin de la croix, il console les femmes et les jeunes filles de Jérusalem qui pleurent ; dans les affres de son agonie, il demande pardon pour ses bourreaux et promet son paradis au criminel repentant.

N'en doutez pas, si Notre Dame de Pitié a partagé l'horreur de son Fils pour les péchés des hommes dans les heures de la Passion, elle a aussi laissé envahir son âme par les mêmes sentiments de commisération, de compassion, de pitié.

Sans doute, il suffit d'être bon pour compatir aux misères des autres, sans avoir fait personnel-

[1] Charles Péguy.

lement l'expérience de la souffrance. Dieu, qui n'a jamais souffert parce qu'il est infiniment bon, est aussi tout miséricordieux : *Misericors et miserator Dominus.* Et à ce seul titre déjà, Marie, qui est toute bonne, eût été la Vierge compatissante.

Mais entre tous ceux qui peuvent le soulager, le cœur du malheureux ira toujours avec plus de confiance à ceux qui ont souffert comme lui. Il lui semble que d'avoir souffert donne à la compassion quelque chose de plus spontané, de plus cordial, de plus touchant. Il est sûr que de ce côté il sera tout de suite compris.

Alors, dans les souffrances inévitables de cette vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle,* comment n'irions-nous pas d'instinct nous jeter au pied de la croix et surtout au pied de la Madone de Pitié ? Quand nous aurons bien pleuré devant son image, un peu de résignation, de consolation, de paix descendra de son regard dans notre âme, quand bien même, pour des raisons providentielles qu'il nous faut toujours adorer dans le silence et croire infiniment bonnes pour nous, la Vierge n'éloignerait pas la cause de nos maux. C'est que le seul spectacle d'une douleur plus grande que la nôtre pacifie.

Et je vous le demande, m. f., quelle plus grande souffrance pouvez-vous apporter aux pieds de la Vierge, que celle que représente le groupe de Notre-Dame de Pitié ? Un revers de fortune, la maladie d'un parent, la mort même de l'être le plus aimé, que sont ces douleurs en face de celle d'une mère qui tient son enfant inanimé entre ses bras, surtout quand cette mère est Marie et que cet enfant se nomme Jésus ? Car il n'y a pas d'amour aussi fort que l'amour maternel, et pas d'amour maternel aussi entier que l'amour de Marie pour Jésus.

Une minute devant Notre-Dame de Pitié est un baume sur la souffrance, comme un chemin de croix. Elle rappelle la signification providentielle de la douleur. Elle montre l'exemple de la générosité dans l'extrême désolation et dans la plus profonde tristesse.

Ainsi l'a compris notre sens chrétien. Dans l'immense deuil des familles françaises après la guerre, quand on a voulu élever dans nos églises aux héroïques disparus un monument qui rappelât leur souvenir et consolât ceux qui les pleuraient, qu'a-t-on dressé le plus souvent ? Un autel à N.-D. de Pitié, qu'encadrent des plaques de marbre ou de granit où sont gravés les noms des morts de la grande guerre.

Cela, c'est la consolation divine, surnaturelle, la consolation religieuse.

Mais que de fois la Vierge y ajoute par surcroît la consolation humaine : la grâce, la faveur, le miracle même demandé ! Je ne sais pas quel motif particulier conduit tant de chrétiens et de chrétiennes au pied de nos *Pietà* si populaires, mais je suis sûr de ne pas me tromper en affirmant que parmi les cierges que ces pèlerins allument autour de son image, à côté des cierges de la prière, il y a aussi ceux de la reconnaissance.

En ce jour qui commémore ses douleurs, déposez donc à ses pieds le fardeau de vos peines, de vos souffrances, de vos angoisses. Je ne vous promets pas à tous et à chacun que la Vierge le gardera pour elle, car il est bon de souffrir et même il faut souffrir à la suite de Jésus et de Marie pour entrer dans le royaume des cieux. Mais à tous et à chacun demain la croix sera moins lourde, parce que la Vierge, en bonne cyrénéenne, vous aidera à la porter.

* *

Notre-Dame de Pitié, Vierge pleine de pitié, abaissez vos regards miséricordieux sur vos pauvres enfants de la terre, ballottés de tant de tracas, rongés de tant d'inquiétudes, affligés de tant de misères. Soyez bonne à leurs besoins et compatissante à leurs faiblesses. Vous qui avez connu la souffrance, une si grande souffrance ! prenez votre part de leurs épreuves si lourdes à leurs débiles épaules.

Et en retour, Vierge digne de notre pitié, acceptez nos promesses, faites devant votre martyre, de ne plus enfoncer le glaive dans votre cœur, de l'arracher de votre poitrine en arrachant de nos vies le péché, de soigner et de panser vos plaies par la délicatesse filiale d'une conduite plus aimante et plus pure.

Notre-Dame de Pitié de nos pèlerinages de septembre, soyez la consolation des chrétiens et la purification de leur vie. Ils viennent à vous avec le fardeau de leurs peines terrestres, mais aussi de leurs misères de conscience. Et vos sanctuaires, partout élevés sur le sol de France, sont comme des cliniques et des hôpitaux de grand air où leur âme vient se refaire périodiquement par vieille tradition ancestrale. Soyez accueillante à tous ces visiteurs, à tous, aux âmes jeunes et neuves, toutes rayonnantes encore du bonheur de leur innocence baptismale, mais aussi à celles que le péché a vieillies et qui viennent se retremper dans le bain de vos larmes et du sang de votre divin Fils !

Notre-Dame de Pitié, nous allons à vous avec confiance, pour parler ensemble de nos mutuelles douleurs, sûrs de purifier et de sanctifier les nôtres sous le regard de votre maternelle compassion. Ainsi soit-il.

II

LA SOUFFRANCE CHRÉTIENNE

Mes frères,

C'est une bien grande leçon que nous donne, sur le Calvaire, Notre-Dame des Sept Douleurs. Elle nous apprend à souffrir en chrétiens.

Un texte de la liturgie de cette fête nous dit tout ; et il suffit de le commenter pour tout comprendre : « *Stabat Mater dolorosa juxta crucem.* La Mère des douleurs se tenait debout au pied de la croix. »

I

Il signifie premièrement que Marie a souffert, et combien !

Je vous le demande : que peut-il y avoir de plus affreux ? Et la Sainte Eglise a bien raison de mettre sur ses lèvres cette parole angoissée : « O vous qui passez sur ce chemin, voyez et dites s'il est une douleur semblable à la mienne ! » Quoi de plus terrible : une mère qui voit, tout près d'elle et sans qu'elle puisse intervenir, martyriser d'une façon atroce son fils unique ; qui le voit agoniser là, sous ses yeux, sans qu'elle puisse lui donner même un dernier baiser ; qui le voit rendre le dernier soupir, sur une croix d'infamie, sans qu'elle puisse le tenir entre ses bras maternels et mettre contre son cœur cette pauvre tête ensanglantée.

Et remarquez, je vous prie, que ses souffrances dépassent en intensité celles que peuvent avoir à subir — et il en est de cruelles — les autres mères. Pourquoi ? mais parce qu'elle est plus parfaite, en toutes les parties de son être, et que, par conséquent, son cœur est plus aimant et sa sensibilité plus aiguisée.

Ce serait déjà digne de compassion si Marie n'avait commencé de souffrir que le Vendredi Saint, mais il y a pire : depuis longtemps le glaive est enfoncé dans son âme, car il y a longtemps qu'elle s'y attendait. Elle connaissait les Ecritures et savait par cœur les terribles prophéties ; et quand, le jour de l'Annonciation, elle prononça son *fiat*, elle savait bien que ce n'était pas de la joie ni du plaisir qu'elle acceptait ; bientôt, au delà de la crèche de Bethléem, elle entrevoyait la croix de Jérusalem. Et puis Siméon l'avait avertie : il ne lui avait pas caché que son Fils serait persécuté et que, par contre-coup, la douleur déchirerait son cœur... Et puis est-il possible de douter que Jésus dans l'humble atelier, quand la paix du soir s'étendait sur les hommes et sur les choses, n'ait de temps en temps, souvent même, rappelé cette pensée à l'âme endolorie de sa Mère : « Je suis venu pour faire la volonté de mon Père : pour souffrir et pour mourir » ? Et certes, il n'y avait pas un jour qu'elle n'y songeât : quand elle considérait son Jésus dormant paisiblement en sa pauvre couchette, elle songeait, bien sûr, à la croix sur laquelle, un jour, il s'étendrait, à laquelle on le fixerait par les pieds et par les mains à coups de marteau ; et d'où on ne le descendrait que pour le porter dans un tombeau.

Vivre avec cette pensée, pendant trente trois ans, sans espoir de se tromper, et finalement la voir se réaliser sous ses yeux : avez-vous idée d'une souffrance pareille ? Ce fut celle de la T. S. Vierge, notre Mère.

II

Marie accepta cette souffrance. Elle la porta vaillamment : j'ai dit le mot en commençant : *chrétiennement*.

Oh ! sans doute, comme la plupart d'entre nous, elle eut de bonnes âmes, de bons cœurs, sur la sincérité de qui elle ne pouvait se méprendre, pour l'aider à supporter sa douleur, la partager, mêler leurs larmes aux siennes : S. Jean, entre autres, quelques saintes femmes...

Mais sa grande consolation, sa grande force, elle les trouvait à être là, au pied de la croix de Jésus, à souffrir en même temps que lui et avec lui, et pour la même cause que lui : le salut du monde.

Et voilà ce que signifie encore le texte que je commente si imparfaitement : « *Stabat juxta crucem.* »

Et voilà la grande leçon que nous donne Marie dans sa douleur immense.

La souffrance est le lot de l'humanité. Il n'est personne qui puisse se vanter de n'avoir jamais souffert dans son corps, dans son âme, dans son esprit, ou dans son cœur.

Dans son cœur surtout !

Alors quelle conduite tenir ?

Il ne nous est pas défendu de sentir la douleur ; il ne nous est pas défendu de pleurer : est-ce que Notre Seigneur n'a pas pleuré devant le tombeau de Lazare ? Est-ce que Marie n'a pas pleuré au pied de la croix ?

Mais ce qui ne nous est pas permis, c'est de nous replier sur nous-mêmes, c'est de nous laisser aller à la désespérance. Quand tous les hommes, même nos meilleurs amis, nous abandonneraient, n'avons-nous pas Jésus, qui se penchait avec tendresse sur les déshérités, les pécheurs, les malchanceux, les malades ; qui disait à Marthe : « Ton frère ressuscitera » ; qui consolait la veuve de Naïm suivant la dépouille de son fils unique ; et qui nous a dit à tous : « Venez à moi, ô vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai ! » Jésus, qu'il est toujours facile de rencontrer par la pensée au pied du crucifix et réellement devant le Tabernacle et à la Table Sainte ? N'avons-nous pas Marie, la Mère des douleurs, qui, j'en suis sûr, consolait efficacement les malheureux de Nazareth ; Marie le salut des infirmes, le secours des chrétiens, la consolatrice des affligés ?

Ce qui ne nous est pas permis, c'est de verser des larmes stériles. Non : *Sursum corda !* élevons nos cœurs vers la croix, et que l'idéal du grand Souffrant, de la grande Souffrante, soit le nôtre : sachons souffrir pour l'amour de Dieu et le salut des âmes !

Ah ! voilà bien ce qui fait que les saints et les âmes pieuses aiment tant la souffrance, qu'ils ne souffrent jamais assez, à leur gré. Qui dira, par exemple, combien de brebis égarées ont ramené au bon Dieu les souffrances d'une Elisabeth Leseur, d'une Marthe de Noaillat, d'une Alice Rolland, pour ne parler que d'âmes qui furent nos contemporaines et qui vécurent au milieu du monde ?

Ne laissons pas perdre nos souffrances, m. f. Elles sont trop précieuses. Précieuses pour nous, puisqu'elles nous aident à expier nos fautes et qu'elles accroissent la mesure de nos mérites. Précieuses pour nos frères, puisqu'elles peuvent être le prix qui rachètera leur âme et leur ouvrira le ciel. Ainsi soit-il.